

CHAPITRE VI

*Catégories de pensée et  
catégories de langue<sup>1</sup>*

Nous faisons de la langue que nous parlons des usages infiniment variés, dont la seule énumération devrait être coextensive à une liste des activités où peut s'engager l'esprit humain. Dans leur diversité, ces usages ont cependant deux caractères en commun. L'un est que la réalité de la langue y demeure en règle générale inconsciente; hormis le cas d'étude proprement linguistique, nous n'avons au plus qu'une conscience faible et fugitive des opérations que nous accomplissons pour parler. L'autre est que, si abstraites ou si particulières que soient les opérations de la pensée, elles reçoivent expression dans la langue. Nous pouvons tout dire, et nous pouvons le dire comme nous voulons. De là procède cette conviction, largement répandue et elle-même inconsciente comme tout ce qui touche au langage, que penser et parler sont deux activités distinctes par essence, qui se conjoignent pour la nécessité pratique de la communication, mais qui ont chacune leur domaine et leurs possibilités indépendantes, celles de la langue consistant dans les ressources offertes à l'esprit pour ce qu'on appelle l'expression de la pensée. Tel est le problème que nous envisageons sommairement ici et surtout pour éclairer quelques ambiguïtés dont la nature même du langage est responsable.

Assurément, le langage en tant qu'il est parlé, est employé à convoier ce que nous voulons dire ». Mais cela que nous appelons ainsi, « ce que nous voulons dire » ou « ce que nous avons dans l'esprit » ou « notre pensée » ou de quelque nom qu'on le désigne, est un contenu de pensée, fort difficile à définir en soi, sinon par des caractères d'intentionnalité ou comme structure psychique, etc. Ce contenu reçoit forme

i. *Les Études philosophiques*, n° 4 (oct.-déc. 1958), P.U.F., Paris.

quand il est énoncé et seulement ainsi. Il reçoit forme de la langue et dans la langue, qui est le moule de toute expression possible ; il ne peut s'en dissocier et il ne peut la transcender. Or cette langue est configurée dans son ensemble et en tant que totalité. Elle est en outre organisée comme agencement de « signes » distincts et distinctifs, susceptibles eux-mêmes de se décomposer en unités inférieures ou de se grouper en unités complexes. Cette grande structure, qui enferme des structures plus petites et de plusieurs niveaux, donne sa *forme* au contenu de pensée. Pour devenir transmissible, ce contenu doit être distribué entre des morphèmes de certaines classes, agencés dans un certain ordre, etc. Bref, ce contenu doit passer par la langue et en emprunter les cadres. Autrement la pensée se réduit sinon exactement à rien, en tout cas à quelque chose de si vague et de si indifférencié que nous n'avons aucun moyen de l'appréhender comme « contenu » distinct de la forme que la langue lui confère. La forme linguistique est donc non seulement la condition de transmissibilité, mais d'abord la condition de réalisation de la pensée. Nous ne saisissons la pensée que déjà appropriée aux cadres de la langue. Hors de cela, il n'y a que volition obscure, impulsion se déchargeant en gestes, mimique. C'est dire que la question de savoir si la pensée peut se passer de la langue ou la tourner comme un obstacle, pour peu qu'on analyse avec rigueur les données en présence, apparaît dénuée de sens.

Cependant, ce n'est encore là qu'une relation de fait. Poser ces deux termes, pensée et langue, comme solidaires et mutuellement nécessaires ne nous indique pas comment ils sont solidaires, pourquoi on les jugerait indispensables l'un à l'autre. Entre une pensée qui ne peut se matérialiser que dans la langue et une langue qui n'a d'autre fonction que de « signifier », on voudrait établir une relation spécifique, car il est évident que les termes en présence ne sont pas symétriques. Parler de contenant et de contenu, c'est simplifier. L'image ne doit pas abuser. A strictement parler, la pensée n'est pas une matière à laquelle la langue prêterait forme, puisque à aucun moment ce « contenant » ne peut être imaginé vide de son « contenu », ni le « contenu » comme indépendant de son « contenant ».

La question devient alors celle-ci. Tout en admettant que la pensée ne peut être saisie que formée et actualisée dans la langue, avons-nous le moyen de reconnaître à la pensée des caractères qui lui soient propres et qui ne doivent rien à l'expression linguistique ? Nous pouvons décrire la langue pour elle-même. Il faudrait de même atteindre directement

la pensée. S'il était possible de définir celle-ci par des traits qui lui appartiennent exclusivement, on verrait du même coup comment elle s'ajuste à la langue et de quelle nature sont leurs relations.

Il semble utile d'aborder le problème par la voie des « catégories », qui apparaissent en médiatrices. Elles ne présentent pas le même aspect suivant qu'elles sont catégories dépensées ou catégories de langue. Cette discordance même pourrait nous éclairer sur leur nature respective. Par exemple, nous discernons immédiatement que la pensée peut spécifier librement ses catégories, en instaurer de nouvelles, alors que les catégories linguistiques, attributs d'un système que chaque locuteur reçoit et maintient, ne sont pas modifiables au gré de chacun ; nous voyons cette autre différence que la pensée peut prétendre à poser des catégories universelles, mais que les catégories linguistiques sont toujours catégories d'une langue particulière. A première vue, cela confirmerait la position précédente et indépendante de la pensée à l'égard de la langue.

Cependant nous ne pouvons continuer, après tant d'auteurs, à poser le problème en termes aussi généraux. Il nous faut entrer dans le concret d'une situation historique, scruter les catégories d'une pensée et d'une langue définies. A cette condition seulement nous éviterons les prises de position arbitraires et les solutions spéculatives. Or, nous avons la bonne fortune de disposer de données qu'on dirait prêtes pour notre examen, élaborées et présentées de manière objective, intégrées dans un ensemble connu : ce sont les catégories d'Aristote. Il nous sera permis de considérer ces catégories sans préoccupation de technicité philosophique, simplement comme l'inventaire des propriétés qu'un penseur grec jugeait prédicables d'un objet, et par suite comme la liste des concepts *a priori* qui, selon lui, organisent l'expérience. C'est un document de grande valeur pour notre propos.

Rappelons d'abord le texte essentiel, qui donne la liste la plus complète de ces propriétés, dix au total (*Catégories*, chap. iv 1) :

« Chacune des expressions n'entrant pas dans une combinaison signifie : la *substance* ; ou *combien* ; ou *quel* ; ou *relativement à quoi* ; ou *où* ou *quand* ; ou *être en posture* ; ou *être en état* ; ou *faire* ; ou *subir*. "Substance", par exemple, en

1. Il était inutile de reproduire le texte original, puisque tous les termes grecs sont cités par la suite. Nous avons traduit ce passage littéralement, pour en communiquer la teneur générale avant l'analyse de détail.

général, "homme; cheval"; — "combien", par exemple "de deux coudées; de trois coudées"; — "quel", par exemple "blanc; instruit"; — "relativement à quoi", par exemple "double; demi; plus grand"; — "où", par exemple "au Lycée; au marché"; — "quand", par exemple "hier, l'an passé"; — "être en posture", par exemple "il est couché; il est assis"; — "être en état", par exemple "il est chaussé; il est armé"; — "faire", par exemple "il coupe; il brûle"; — "subir", par exemple "il est coupé; il est brûlé".

- Aristote pose ainsi la totalité des prédicats que l'on peut affirmer de l'être, et il vise à définir le statut logique de chacun d'eux. Or, il nous semble — et nous essaierons de montrer — que ces distinctions sont d'abord des catégories de langue, et qu'en fait Aristote, raisonnant d'une manière absolue, retrouve simplement certaines des catégories fondamentales de la langue dans laquelle il pense. Pour peu qu'on "prête attention à l'énoncé des catégories et aux exemples qui les illustrent, cette interprétation, non encore proposée apparemment, se vérifie sans longs commentaires. Nous passons en revue successivement les dix termes.

Qu'on traduise οὐτρά par « substance » ou par « essence », il importe peu ici. C'est la catégorie donnant à la question « quoi ? » la réponse : « homme » ou « cheval », donc des spécimens de la classe linguistique des noms, indiquant des objets, que ceux-ci soient concepts ou individus. Nous reviendrons un peu plus loin sur le terme οὐο-ία pour dénoter ce prédicat.

Les deux termes suivants, ποσον et ποιον, font couple. Ils se réfèrent à l'« être-quantité », d'où l'abstrait ποσοτης, « quantité », et à l'« être-quel », d'où l'abstrait ποσοτης, « qual-ité ». Le premier ne vise pas proprement le « nombre », qui n'est qu'une des variétés du ποσον, mais plus généralement tout ce qui est susceptible de mesure; la théorie distingue ainsi les « quantités » discrètes, comme le nombre ou le langage, et des « quantités » continues, comme les droites, ou le temps, ou l'espace. La catégorie du ποιον englobe la « qual-ité » sans acception d'espèces. Quant aux trois suivantes, προζ τι, που, ποτε, elles se rapportent sans ambiguïté à la « relation », au « lieu » et au « temps ».

Arrêtons notre attention sur ces six catégories dans leur nature et dans leur groupement. Il nous paraît que ces prédicats correspondent non point à des attributs découverts dans les choses, mais à une classification émanant de la langue même. La notion de ουσια indique la classe des subs-tantifs. A ποσον et ποιον cités ensemble répondent non pas seulement la classe des adjectifs en général, mais spécialement

deux types d'adjectifs que le grec associe étroitement.

[ ... ]

[...]

On peut maintenant transcrire en termes de langue la liste des dix catégories. Chacune d'elles est donnée par sa désignation et suivie de son équivalent : ουσια (« substance »), substantif; ποσον, ποιον (« quel ; en quel nombre »), adjectifs dérivés de pronoms, du type du lat. *qualis* et *quantus* ; προς τι (« relativement à quoi »), adjectif comparatif; που (« où »), ποτε (« quand »), adverbes de lieu et de temps ; χεισθαι (« être disposé »), moyen; εχειν (« être en état »), parfait; ποιειν (« faire »), actif; πασχειν (« subir »), passif.

En élaborant cette table des « catégories », Aristote avait en vue de recenser tous les prédicats possibles de la proposition, sous cette condition que chaque terme fût signifiant à l'état isolé, non engagé dans une συμπλοχη, dans un syntagme, dirions-nous. Inconsciemment il a pris pour critère la nécessité empirique d'une *expression* distincte pour chacun des prédicats. Il était donc voué à retrouver sans l'avoir voulu les distinctions que la langue même manifeste entre les principales classes de formes, puisque c'est par leurs différences que ces formes et ces classes ont une signification linguistique. Il pensait définir les attributs des objets; il ne pose que des êtres linguistiques : c'est la langue qui, grâce à ses propres catégories, permet de les reconnaître et de les spécifier.

Nous avons ainsi une réponse à la question posée en commençant et qui nous a conduit à cette analyse. Nous nous demandions de quelle nature étaient les relations entre catégories de pensée et catégories de langue. Pour autant que les catégories d'Aristote sont reconnues valables pour la pensée, elles se révèlent comme la transposition des catégories de langue. C'est ce qu'on peut *dire* qui délimite et organise ce qu'on peut penser. La langue fournit la configuration fondamentale des propriétés reconnues par l'esprit aux choses. Cette table des prédicats nous renseigne donc avant tout sur la structure des classes d'une langue particulière. Il s'ensuit que ce qu'Aristote nous donne pour un tableau de conditions générales et permanentes n'est que la projection conceptuelle d'un état linguistique donné. On peut même étendre cette remarque. Au-delà des termes aristotéliens, au-dessus de cette catégorisation, se déploie la notion d'« être » qui enveloppe tout. Sans être un prédicat lui-même, l'« être » est la condition de tous les prédicats. Toutes les variétés de l'« être-tel », de l'« état », toutes les vues possibles du « temps », etc., dépendent de la notion d'« être ». Or, ici encore, c'est

une propriété linguistique très spécifique que ce concept reflète. Le grec non seulement possède un verbe « être » (ce qui n'est nullement une nécessité de toute langue), mais il a fait de ce verbe des emplois tout à fait singuliers. Il l'a chargé d'une fonction logique, celle de copule (Aristote lui-même remarquait déjà qu'en cette fonction le verbe ne signifie proprement rien, qu'il opère simplement une *synthe-sis*), et de ce fait, ce verbe a reçu une extension plus large que n'importe quel autre. En outre, « être » peut devenir, grâce à l'article, une notion nominale, traitée comme une chose; il donne lieu à des variétés, par exemple son participe présent, substantivé lui-même et en plusieurs espèces; il peut servir de prédicat à lui-même, comme dans la locution désignant l'essence conceptuelle d'une chose, sans parler de l'étonnante diversité des prédicats particuliers avec lesquels il peut se construire, moyennant les formes casuelles et les prépositions... On n'en finirait pas d'inventorier cette richesse d'emplois, mais il s'agit bien de données de langue, de syntaxe, de dérivation. Soulignons-le, car c'est dans une situation linguistique ainsi caractérisée qu'a pu naître et se déployer toute la métaphysique grecque de l'« être », les magnifiques images du poème de Parménide comme la dialectique du *Sophiste*. La langue n'a évidemment pas orienté la définition métaphysique de l'« être », chaque penseur grec a la sienne, mais elle a permis de faire de l'« être » une notion objectivable, que la réflexion philosophique pouvait manier, analyser, situer comme n'importe quel autre concept.

Qu'il s'agit ici au premier chef d'un fait de langue, on s'en rendra mieux compte en considérant le comportement de cette même notion dans une langue différente. Il y a avantage à choisir, pour l'opposer au grec, une langue de type tout autre, car c'est justement par l'organisation interne de ces catégories que les types linguistiques diffèrent le plus. Précisons seulement que ce que nous comparons ici, ce sont des faits d'expression linguistique, non des développements conceptuels.

Dans la langue ewe (parlée au Togo), que nous choisissons pour cette confrontation, la notion d'« être » ou ce que nous dénommerions ainsi se répartit entre plusieurs verbes<sup>1</sup>.

Il y a d'abord un verbe *nyé*, qui, dirions-nous, marque l'identité du sujet et du prédicat; il énonce « être qui, être

1. On trouvera le détail des faits chez D. Westermann, *Gram-matik der Ewe-Sprache*, § 110-m; *Wörterbuch der Ewe-Sprache*, I, p. 321, 384.

quoi ». Le fait curieux est que *nye* se comporte en verbe transitif et qu'il régit comme un complément à l'accusatif ce 'qui est pour nous un prédicat d'identité.

Un deuxième verbe est *le* qui exprime proprement l' « existence » : *Mawu le*, « Dieu existe ». Mais il a aussi un emploi prédicatif; *le* s'emploie avec des prédicats de situation, de localisation, « être » dans un lieu, dans un état, dans un temps, dans une qualité » *e-le nyuie*, « il est bien »; *e-le a fi*, « il est ici »; *e-le ho me*, « il est à la maison ». Toute détermination spatiale et temporelle s'exprime ainsi par *le*. Or, dans tous ces emplois, *le* n'existe qu'à un seul temps, l'aoriste, qui remplit les fonctions d'un temps narratif passé et aussi d'un parfait présent. Si la phrase prédicative comportant *le* doit être mise à un autre temps, tel que le futur ou l'habituel, *le* est remplacé par le verbe transitif *no*, « demeurer, rester »; c'est-à-dire que, suivant le temps employé, il faut deux verbes distincts, *le* intransitif ou *no* transitif, pour rendre la même notion.

Un verbe *wo*, « faire, accomplir, produire un effet » avec certains noms de matière, se comporte à la manière de notre « être » suivi d'un adjectif de matière : *wo* avec *ke*, « sable », donne *wo ke*, « être sablonneux »; avec *tsi*, « eau » : *wo fis*, « être humide »; avec *kpe*, « pierre » : *wo kpe*, « être pierreux ». Ce que nous présentons comme un « être » de nature est en ewe un « faire », à la manière de notre « il fait du vent ».

Quand le prédicat est un terme de fonction, de dignité, le verbe est *du*, ainsi *du fia*, « être roi ».

Enfin avec certains prédicats de qualité physique, d'état, « être » s'exprime par *di* : par exemple *di ku*, « être maigre, » *di fo*, « être débiteur ».

On a donc pratiquement cinq verbes distincts pour correspondre approximativement aux fonctions de notre verbe « être ». Il ne s'agit pas d'un partage d'une même aire sémantique en cinq portions, mais d'une distribution qui entraîne un aménagement différent, et jusque dans les notions voisines. Par exemple, les deux notions d' « être » et d' « avoir » sont pour nous aussi distinctes que les termes qui les énoncent. Or, en ewe, un des verbes cités, *le*, verbe d'existence, joint à *asi*, « dans la main », forme une locution *le asi*, littéralement « être dans la main », qui est l'équivalent le plus usuel de notre « avoir » : *ga le asi-nye* (litt. « argent est dans ma main »), « j'ai de l'argent ».

Cette description de l'état de choses en ewe comporte une part d'artifice. Elle est faite au point de vue de notre langue, et non, comme il se devrait, dans les cadres de la

langue même. A l'intérieur de la morphologie ou de la syntaxe ewe, rien ne rapproche ces cinq verbes entre eux. C'est par rapport à nos propres usages linguistiques que nous leur découvrons quelque chose de commun. Mais là est justement l'avantage de cette comparaison « égocentriste »; elle nous éclaire sur nous-mêmes; elle nous montre dans cette variété d'emplois de « être » en grec un fait propre aux langues indo-européennes, nullement une situation universelle ni une condition nécessaire. Assurément, les penseurs grecs ont à leur tour agi sur la langue, enrichi les significations, créé de nouvelles formes. C'est bien d'une réflexion philosophique sur l' « être » qu'est issu le substantif abstrait dérivé de *eivai*; nous le voyons se créer au cours de l'histoire : d'abord comme *Iccta* dans le pythagorisme dorien et chez Platon, puis comme *ovala*, qui s'est imposé. Tout ce qu'on veut montrer ici est que la structure linguistique du grec prédisposait la notion d' « être » à une vocation philosophique. A l'opposé, la langue ewe ne nous offre qu'une notion étroite, des emplois particularisés. Nous ne saurions dire quelle place tient l' « être » dans la métaphysique ewe, mais *a priori* la notion doit s'articuler tout autrement.

Il est de la nature du langage de prêter à deux illusions en sens opposé. Étant assimilable, consistant en un nombre toujours limité d'éléments, la langue donne l'impression de n'être qu'un des truchements possibles de la pensée, celle-ci, libre, autarcique, individuelle, employant la langue comme son instrument. En fait, essaie-t-on d'atteindre les cadres propres de la pensée, on ne ressaisit que les catégories de la langue. L'autre illusion est à l'inverse. Le fait que la langue est un ensemble ordonné, qu'elle révèle un plan, incite à chercher dans le système formel de la langue le décalque d'une « logique » qui serait inhérente à l'esprit, donc extérieure et antérieure à la langue. En fait, on ne construit ainsi que des tautologies.

Sans doute n'est-il pas fortuit que l'épistémologie moderne n'essaie pas de constituer une table des catégories. Il est plus fructueux de concevoir l'esprit comme virtualité que comme cadre, comme dynamisme que comme structure. C'est un fait que, soumise aux exigences des méthodes scientifiques, la pensée adopte partout les mêmes démarches en quelque langue qu'elle choisisse de décrire l'expérience. En ce sens, elle devient indépendante, non de la langue, mais des structures linguistiques particulières. La pensée chinoise peut bien avoir inventé des catégories aussi spécifiques que le *tao*, le *yin* et le *yang* : elle n'en est pas moins capable d'assi-

rniler les concepts de la dialectique matérialiste ou de la mécanique quantique sans que la structure de la langue chinoise y fasse obstacle. Aucun type de langue ne peut par lui-même et à lui seul ni favoriser ni empêcher l'activité de l'esprit. L'essor de la pensée est lié bien plus étroitement aux capacités des hommes, aux conditions générales de la culture, à l'organisation de la société qu'à la nature particulière de la langue. Mais la possibilité de la pensée est liée à la faculté de langage, car la langue est une structure informée de signification, et penser, c'est manier les signes de la langue.

